

Reportage en République Kalmouke

Alban Kakulya

Après quarante heures de train, nous traversons des paysages encore plus plats, si cela reste du domaine du possible, que ceux que nous avons traversé pendant tout ce voyage. Si les montagnes peuvent être écrasantes, la langueur des plaines de la Grande Russie, elle, est angoissante. C'est un océan qui ne connaît pas l'espoir de l'écume ni l'odeur des embruns. Quelques cheminées de briques émergeant de villages éteints nous offrent encore une idée de verticalité et nous n'en finissons plus d'explorer l'impassible étendue jaune terre, qui, paisiblement, étonnement, vire au vert. Un vert intense d'herbe drue et tenace, un songe d'herbivore, un paradis équin. C'est là, justement, que les Kalmoukes, avant-garde exploratrice de Mongolie ou arrière-garde protectrice de Russie, se sont établis, il y a près de quatre siècles. Comment auraient-ils pu faire autrement? Cette région de Russie, c'est la Mongolie en cadeau. C'est la terre promise d'un peuple voyageur qui voit la richesse où la voient les chevaux, dans la pâture, et les cavaliers, dans l'étendue galopante. En contemplant cette promesse de la fenêtre de mon compartiment, ce dernier ne remplissant sa fonction que par soucis d'étiquette, je tente de dépasser l'étonnement que m'inspire la boisson que ma voisine, une doctorante éprise de culture kalmouke et nouvellement convertie au bouddhisme, m'a proposée avec insistance. Le thé kalmouke en question est un mélange de sel, de beurre et de sachet Lipton. Ce dernier ingrédient se trouvant infiniment plus buvable accompagné de cette exotique combinaison. Elena est une femme russe vivant à Moscou. Son ventre rond et les nombreux sms reçus m'indiquent une histoire de famille qui commence et un mari inquiet. Elena doit se rendre à Elista, capitale de la République Kalmouke, pour un symposium culturel et scientifique. Elle y présentera ses travaux et serrera les mains nécessaires à la bonne poursuite de sa recherche scientifique sur "Les rituels sociaux et religieux de la communauté kalmouke en Russie Méridionale". Enfin une dépression, on s'attend à découvrir un lac, quelque étendue liquide. Mais c'est une ville qui s'offre au regard, une agglomération discrète, une cité passagère. Un lac, il y en avait un auparavant, a disparu, personne ne sait vraiment me dire pourquoi. Je dépose mon sac et celui de la scientifique sur le quai de gare, on vient me trouver. Mon interprète est une jeune femme forte au visage lunaire. Elle m'accueille en souriant. Ses ongles vernis de noir me laissent imaginer un penchant pour les soirées hard-rock. Elle s'appelle Inna, aime Linkin Park et Green Day, sinon, elle aime la Caroline du Sud et c'est tout. Elista? bof, il n'y a pas grand chose à voir... Ça ne fait rien, la première chose que je demande "à voir" est une douche, deux jours et deux nuits de train, ça ne s'oublie pas de si tôt. Justement, ça pose problème, il n'y a pas d'eau dans l'appartement qu'on me loue. Pas d'eau chaude? Non, pas d'eau du tout! Bien, la panne durera le temps qu'il faudra, je prendrai ma douche demain s'il le faut. Hélas on me fait comprendre que la panne ne durera pas quelques heures mais quelques semaines si on a de la chance et quelques mois si on en a moins. Ce n'est pas l'appartement en question qui se trouve à court d'eau, c'est tout le quartier, toute cette partie de banlieue dortoir aux immeubles agrémentés de mauves et de bleus pâles. Qu'à cela ne tienne, nous nous rendrons chez un cousin qui vit dans un

quartier mieux desservi. Les jours prochains nous nous arrangerons avec des bidons et des bassines.

Le soir même nous partons pour ma première visite de la capitale de la République Kalmouke. 130'000 habitants, une population de type mongol à plus de 50%, Elista est aussi le siège de la Fédération Internationale de Jeu d'Echec. La religion principale est le bouddhisme et les Kalmoukes sont fiers de leur temple qui est, d'après eux, le plus grand d'Europe. Ils ont de quoi en être fiers, ils l'ont mérité leur temple, les vieux le regardent comme s'il était sorti d'un rêve pour se poser majestueusement à quelques centaines de mètres de la Place Lénine. La figure hiératique du grand Vladimir a été déplacée en bout de terrain, là où la Place devient plus étroite et où les arbres lui donnent un peu d'ombre, juste trop peu pour que les nostalgiques ne puissent pas se plaindre qu'on l'ait relégué en bout de piste. Une revanche discrète, à l'image du Kalmouke qui se voulait le fier, mais pourtant soumis, défenseur des portes de la Russie à l'époque pré-stalinienne.

Alexandra Dadjenova, une gracieuse vieille dame que je rencontre à la sortie de sa classe de yoga, avait treize ans en 1943. Cette année là, Staline décidait d'envoyer en Sibérie toute la population kalmouke. Un jour, les soldats ont frappé à la porte et ont fait évacuer toutes les maisons. Les habitants ont été enfermés dans les écoles. Alexandra se souvient que sa mère voulait demander aux soldats de pouvoir retourner à la maison chercher des affaires mais que sa tante aurait dit que ça ne servait rien, qu'ils allaient être éliminés. Tous attendaient ainsi sans avoir la moindre idée du sort qu'on leur réservait. C'est à deux heures du matin qu'on ouvrait à nouveau les portes des écoles pour diriger des milliers de kalmoukes vers les trains qui les attendaient pour la déportation en Sibérie. De soixante-dix à quatre-vingt personnes par wagon pour un voyage de plusieurs jours et pour une déportation de plus de dix ans. Arrivés en Sibérie, on leur assigne un terrain à partager avec les Allemands vivant en Russie, eux aussi déportés. La vie s'organise. Les kalmoukes ne comprennent pas quelle erreur ils ont faite pour se trouver ici, loin de leur terre, eux qui si vaillamment ont versé leur sang dans les steppes pour retarder l'avancée de l'envahisseur nazi. La faute, sans doute, à une poignée d'hommes qui, fatigués du régime stalinien, avait pactisé avec l'ennemi. Résigné, on accepte. Les kalmoukes n'en veulent même pas à la Russie. Il y a eu une erreur de jugement, c'est sûr, mais cela rentrera dans l'ordre un jour ou l'autre. Alexandra se souvient des cérémonies bouddhistes faites dans le secret des chaumières, elle et sa famille ont toujours conservé leurs rituels. A l'âge de dix-sept ans on lui désigne son époux, elle aura deux enfants avec lui et la vie d'exilés qu'ils mènent n'est certes pas simple mais on s'y habitue, on construit de nouvelles maisons et on a des relations de voisinage. Pourtant, après la mort de Staline, Khrouchtchev en 1956, décide de laisser les kalmoukes retourner chez eux. S'il s'agit, somme toute, d'une bonne nouvelle, c'est un retour douloureux vers un endroit où rien ne les attend. Elista est en ruines. C'est à nouveau une déchirure et un abandon. Des maisons doivent être abandonnées, des liens de voisinages oubliés. Ce double déplacement aura presque eu raison du peu qu'il restait de la culture kalmouke selon Sanal Koukeev, un thérapeute pratiquant la médecine tibétaine dans l'enceinte même du temple bouddhiste d'Elista. Sanal Koukeev est un Kalmouke proche de la quarantaine, il porte de petites lunettes ovales et a des gestes mesurés. Il a fait une école d'infirmier et une année de faculté de médecine avant d'avoir l'opportunité de se diriger vers une médecine "plus proche de l'âme" que l'est la médecine allopathique. Tourné vers les cultures ancestrales du

peuple mongole et tibétain il est convaincu que la culture kalmouke aura disparu de la surface du globe d'ici une cinquantaine d'années, car si la Déportation n'a pas suffi à enterrer complètement cette culture, la mondialisation s'en chargera sans doute. On observe chez les jeunes kalmoukes un regain d'intérêt pour leur langue d'origine mais malheureusement la part de ceux qui le parlent encore est tellement faible qu'il est difficilement imaginable que cette poignée de personnes puisse un jour sauver un idiome qui sombre dans l'indifférence générale.

"Regardez les gens dans la rue" insiste-t-il "vous verrez cette tristesse profonde qui ne s'avoue pas ouvertement, les gens ont l'air de ne pas trop mal aller, tout le monde, ou presque, mange à sa faim, certains peuvent même se payer une voiture, mais le malaise est plus profond. La culture kalmouke est mourante et on ne peut rien faire d'autre que d'assister à notre propre fin." Sanal Koukeev, se défend pourtant d'être pessimiste et il préfère dire qu'il n'est qu'un optimiste bien informé. Selon lui, le peuple kalmouke accepte avec abnégation tout ce qui lui tombe dessus, il n'a jamais tenté et ne tentera jamais de résistance armée ou non contre la Fédération de Russie. Soit disant, et c'est ce que les gens d'ici aiment à se répéter, parce qu'ils se sentent Russe autant que Kalmouke. Plus sûrement parce qu'entre un Kalmouke et un Tchétchène la différence est vite faite, l'attitude kalmouke est celle de la victime désignée; le sort que l'on accepte, la discrétion de rigueur: "Un Tchétchène ressemble à un Russe et il faut être Russe pour être fort en Russie."

Irina, une jeune femme de 28 ans au visage régulier et au regard tendre ne le contredirait certainement pas. Irina travaille à Moscou comme modèle. Elle est de type mongole, sa fille, Natasha, est une petite métis de neuf ans qui a hérité des traits de son père russe, plus que de ceux de sa mère. Irina reçoit des mandats de son agence de mannequin pour aller défiler dans les show-rooms des soirées moscovites. Sa vie, elle la partage entre la capitale fédérale et Elista. Elista où sa fille vit en permanence loin de l'agitation de la grande cité, chez sa grand-mère. Moscou où Irina vit seule avec sa sœur dans un petit appartement d'un quartier de la proche banlieue. Trois semaines par mois dans la grande cité et une seule auprès de sa fille. Moscou c'est le passage obligé pour gagner sa vie de manière plus ou moins acceptable. Être une femme de type asiatique, cela veut dire se déplacer la plupart du temps en taxi par peur de se voir agressée par les bandes de skinhead qui hantent les transports publics. Il arrive qu'un détachement de ces malheureux gaillards se défoule jusqu'à la mort de leur victime sous le regard impuissant et même parfois approbateur des autres usagers du métro. Ce genre de pratique serait encouragée par le gouvernement sous la forme de l'acquiescement quasi systématique des agresseurs. Être Kalmouke, cela veut dire être condamné à passer pour un étranger où que l'on aille en Russie, supporter le regard étonné des Russes de souche quand ils s'exclament, "...Mais, vous parlez russe?" ou "... Mais, vous connaissez Tolstoï?" D'après Irina, le Russe est profondément raciste, et, peut-être par réaction, Irina dit à qui veut l'entendre qu'elle se sent Kalmouke avant que de se sentir Russe. Ironie des temps, elle se rappelle que dans son village d'origine on ne la considérait pas Kalmouke car son père était Russe, tout comme l'est le père de sa fille.

Si ici elle ne peut rêver de couvertures de magazines, car il est impensable de voir cet espace de papier glacé réservé à une qualité de peau autre qu'opaline, elle ne pense pas pour autant tenter sa chance ailleurs. Sa patrie, malgré tout, reste la Russie. Un attachement contradictoire, un dévouement presque touchant qui

accompagne le peuple kalmouke depuis qu'il est venu s'installer aux portes de l'empire tsariste et qui pousse encore certains d'entre eux, à parler, la gorge nouée et l'œil mouillant, du "Petit Père des Peuples", le camarade Staline, comme s'ils étaient prêt à tout lui pardonner.

Inna, mon interprète qui était occupée à parfaire le noir de ses ongles lors de mon entretien avec Sanal Koukeev, vu que ce dernier parlait parfaitement anglais, me dit se demander pourquoi les gens remuent tant le passé. "Que la culture kalmouke disparaisse? Pourquoi pas? Serait-elle à ce point importante qu'il faille la préserver contre les effets du temps?" Son détachement a peut-être le mérite de lui permettre de vivre dans le présent, ai-je pensé pendant un instant, mais j'avais oublié qu'elle ne vivait que dans l'hypothétique futur de son prochain voyage vers la Caroline du Sud. Elle finit par m'emmener dans un bar branché. Une cave décorée des bannières croisées et étoilées des armées fédérales de la guerre de sécession. Etaient-elles tendues là par provocation ou par conviction? Quand je pose la question au patron du bistrot, il me dit qu'il s'en fiche, qu'il ne s'est pas demandé ce que ça pouvait bien vouloir dire. Le KKK? les mouvements nationalistes américains? l'esclavagisme? – "Oui, et alors?" Très bien, le ton est donné.

Nous nous installons à une table entre la scène assourdissante et des danseuses court vêtues qui se dandinent comme elles l'ont vu faire sur les chaînes de télévision satellite. Une journaliste me hurle à l'oreille qu'elle désire me rencontrer pour me poser des questions. Je réponds en riant que je ne veux pas de problèmes avec la police, elle n'insiste pas, l'air gêné. Je croyais avoir fait l'expérience du bruit en Amérique Centrale mais je découvre que les jeunes kalmoukes ont poussé la chose encore un peu plus loin. Mon interprète et moi sommes obligés de communiquer par petits billets tant le son est cruellement saturé à la sortie des enceintes. Je veux rencontrer le chanteur du premier groupe. Non, pas celui à la gueule vérolée et aux carotides au bord de l'éclatement. L'autre au visage d'ange et au T-shirt des "slipknots". Après le concert nous nous retrouvons derrière la scène, dans la loge-salle-de-répétition-foutoire.

Liosha est d'origine russe. Blond, grand et mince, dix-sept ans à tout casser. Le Hard, il n'y a que ça de vrai, les slipknots, groupe de Hard Rock des plus sulfureux qui se cache derrière des masques de films d'horreurs est par là censé lutter contre le star-système. Ils représentent le refus de la machine show-biz, du système qui nous écrase, ils sont un exemple pour la jeunesse du monde entier! S'enthousiasme Liosha. Par contre, sur le fait qu'ils vivent très bien des recettes que ce même système leur permet de percevoir, Liosha reste évasif. Faut bien vivre. Et la société kalmouke alors, comment va-t-elle? "Je me fous d'être russe, chrétien, kalmouke ou bouddhiste, il y a la grande famille du rock, c'est ça qui compte." Quand je lui demande s'il y a quelque chose d'autre qui soit au moins aussi important que le rock dans sa vie, il réfléchit un moment et me dit qu'il va à l'église tous les dimanches, participer au service orthodoxe... C'est pas contradictoire ça? "On pourrait le croire mais le hard rock se mobilise pour les grandes causes de la planète!" Essaie-t-il du ton le plus convainquant qu'il lui soit permis d'avoir. Comme tout le monde en somme? Essayais-je à mon tour... Un ange passe. Il finit par me dire qu'il faut bien se laver de ses péchés d'une manière ou d'une autre et qu'il y trouve son équilibre. Excellente réponse. Je lui promets d'aller le voir dans sa robe d'enfant de chœur le dimanche suivant.

Des robes, j'allais en voir lors du concours de Miss Kalmoukie. Les femmes kalmoukes portent une attention toute particulière à leur apparence. On ne sort pas sans haut talons, la pression des diktats de la mode se fait ressentir de manière plus uniforme, plus pesante et plus exigeante que dans les villes branchées de l'ouest. On ne laisse pas trop de place à l'individualité excentrique, un code vestimentaire silencieux élimine soigneusement toute velléité de ne pas tomber dans le sexy légèrement racoleur tant prisé en Russie.

Le trac est à son comble dans les coulisses de ce théâtre d'Elista, une bâtisse peu surprenante qui ne se laisse pas distinguer d'une salle de gym vue de l'extérieur. On court dans tous les sens, des régisseurs, des habilleurs, des danseurs et des maquilleurs s'affèrent dans un désordre fécond et dans une agitation contagieuse. Le mélange est étonnant, des habits traditionnels mongols côtoient des tenues sexy tirées de la mode R&B, on semble vouloir inclure à tous prix la culture ancestrale à la mode occidentale. Le spectacle, un peu convenu, peine à sortir du niveau amateur d'un théâtre de banlieue. Qu'importe, l'excitation est à son comble quand les noms des gagnantes sont délivrés à la foule. On s'amuse et on se prend au sérieux en même temps.

Une jeune femme, Yulia, échappe au mouvement, elle n'est pas la seule, mais certainement l'une des rares qui s'est entièrement adonnée à la vie sacerdotale. Après plusieurs années d'études du bouddhisme tibétain à Dharamsala en Inde, elle est revenue plus tôt que prévu en pays kalmouke afin de prendre soin de sa santé fragile tout en continuant son sacerdoce. Le visage lumineux, les yeux étincelants de ceux dont l'intelligence tranquille rayonne au dehors, elle rit de bon cœur quand on lui demande pourquoi elle a choisi cette voie. "Toutes mes copines me disent la même chose!" Elle continue en expliquant que c'est ce qu'elle sent être le plus juste pour elle. Lorsque enfant elle venait au temple, qui n'était pas encore le grand temple d'Elista, elle était fascinée par les rituels. Les chants des moines lui faisaient vibrer l'âme au plus profond. Elle le savait dès l'âge de 13 ans, elle deviendrait nonne. Se rendait-elle compte de la somme de travail et d'études à entreprendre pour atteindre son but? Des privations par rapport à ses amies de collège? "Oui, mais ce ne sont pas des privations, c'est ce que je veux faire, la vie supposément normale ne me manque pas." Lorsque je lui demande combien de temps d'études lui reste-t-il à faire avant de devenir nonne? Elle me répond avec son éternel sourire, que, suivre un sacerdoce cela veut dire ne *jamais* cesser d'étudier. Son rêve, c'est d'un jour pouvoir ouvrir le premier couvent bouddhiste, exclusivement féminin, de République Kalmouke. Et ça, quand elle le dit, c'est un rêve d'une qualité vibratoire quasi tangible. On le touche du bout des doigts lorsque les mots passent le bord de ses lèvres. C'est tout ce qu'on lui souhaite à la belle Yulia qui s'éloigne maintenant dans sa robe orange en échangeant quelques mots en tibétain avec le Lama du Khurul d'Elista.

Le moment de s'éloigner de la petite ville d'Elista est venu pour moi maintenant, il me faut partir vers les grandes steppes, voir les chevaux de la légendaire nation cavalière et, qui sait, croiser quelques chameaux dans les plaines de l'Astrakan. Après avoir déniché un chauffeur qui veuille bien nous conduire, mon interprète et moi, jusqu'aux rives de la Volga, et après avoir acheté une paire de baskets à mon hard rockeuse à talons hauts, encore incrédule de se voir affublée de chaussures si vulgaires, nous partons pour plusieurs heures de route. Andrei, nous conduit en

poussant le volume d'une électro, qui, ma foi, se marie assez bien au paysage puissamment répétitif de la steppe kalmouke.

Puis, l'effet d'un signe du ciel? Une lubie d'Andrei? Ou un coup de volant involontaire nous fait sortir de la route et nous pousse dans les herbes hautes? Rien de tout cela, Andrei sait parfaitement où il va, chez ses cousins, quelque part par là-bas. Pas de grandes différences, les vibrations sont en tous points comparables à celles souffertes un peu plus tôt sur le bitume défoncé. Une distinction tout de même, et de taille: plus aucun point où accrocher son regard, plus de route qui disparaît à l'horizon et qui semble, obstinément, aller quelque part. Tout est pareille, infiniment pareille. Je pense un moment à l'excellence d'une telle prison sans murs. Impossible de fuir sans être repéré à des kilomètres à la ronde. Je repousse cet accès d'agoraphobie d'un soupir et tente de découvrir une irrégularité quelque part sur l'horizon, et puis Andrei attire mon attention sur un nuage de poussière qui brille dans le soleil déclinant de cette fin d'après midi. Virage à gauche, nous nous dirigeons, soleil en face, vers le nuage doré. Des chevaux par dizaines, Andrei ralentit, roule au pas, approche à une cinquantaine de mètres. Nous sortons de la voiture et avançons doucement. Ils ne fuient pas, restent là, nous toisent, balancent la tête. Après quelques minutes nous pouvons presque les toucher. Ils sont aussi curieux que nous. Le moment est magique, la lumière claire et le doux murmure des chevaux qui broutent se mélange subtilement à la caresse du vent qui fait onduler les herbes de la steppe. On peut voir un front d'onde se déplacer au sommet des brins, le sol semble mouvant, les chevaux deviennent des vaisseaux, fiers et superbes, qui passent, légers, dans ce pâturage de songe.

Cette rencontre me fait croire à la tradition cavalière du peuple kalmouke, à une relation privilégiée entre l'homme et l'animal, une rencontre probable sur cet océan de terre. Je me retourne vers Andrei et lui demande quelles relations les habitants des steppes ont avec les chevaux? Normale, me répond-il. Plus précisément? "Eh bien nous les chassons pour vendre la viande!" et d'ajouter que c'est un bénéfice facile car les chevaux en liberté ne demandent aucun soins. Ils savent se débrouiller seuls, aucune surveillance nécessaire. "Nous nous servons quand nous en avons besoin." Mon romantisme naïf vient d'en prendre un coup.

Nous retournons dans la voiture, Andrei insère un cd, une House balancée à plein volume. On doit nous entendre de loin sur ce terrain sans obstacle.

Nous arrivons une heure plus tard à proximité d'une petite ferme, d'un puits et d'un arbre, le seul à des kilomètres à la ronde. Les bergers sont en train de ramener les moutons pour la nuit. Les bêlements incessants et assourdissants prennent une tournure surréaliste. Mon interprète, effrayée par cette marée laineuse se réfugie au sommet d'un petit muret, qui, malheureusement pour elle, sert à protéger la citerne d'eau de la ferme, donc un endroit de haut intérêt pour les ovidés présents. Elle restera plantée là, tel un naufragé sur un îlot jusqu'à ce que les bêtes soient rentrées plusieurs dizaines de minutes plus tard.

On nous accueille avec une soupe de patates et de viande de mouton bouillis, les cinq hommes de la ferme nous regardent. De solides gaillards au visage marqué par le travail au grand air. On me demande ce qui peut bien m'amener ici? Comment c'est à l'Ouest? Et puis si je n'avais pas peur de venir? Les enlèvements? On est pas loin du Daghestan ici. "On connaît des Tchétchènes aussi, on pourrait leur dire que vous êtes Suisse, ça pourrait les intéresser." Puis ils se regardent goguenards, mon

interprète me donne un coup de coude : pas d'inquiétude, on titille le nouveau venu, c'est tout.

Après un jour de pêche sur la Volga à naviguer entre les innombrables îlots et à attraper des poissons à l'aspect préhistorique et aux arrêtes effilées comme des lames de rasoir, nous reprenons la route vers Elista.

On m'avait dit que les Kalmoukes ne descendaient de leur cheval que pour passer leur temps devant un plateau de jeu d'échec, la vérité est tout autre, les chevaux sont des animaux ni plus ni moins intéressants que les autres et le backgammon ou les cartes remplacent avantageusement les échecs dans bon nombre de familles.

Néanmoins, il était absolument impensable de passer par la République Kalmouke sans s'arrêter dans la Cité des Echecs. Une urbanisation-légo, construite dans la banlieue d'Elista et inaugurée par un Chuck Norris admiré par Kirsan Ilyumzhinov, président du pays Kalmouke, et, excusez du peu, de la Fédération Internationale de Jeu d'Echecs. Une pancarte affichant le sourire du Dalaï Lama tente d'animer un quartier sans vie. Le siège de la Fédération se résume à un bureau de trois cents mètres carrés avec quelques officiels affairés ou égarés. Les tentatives architecturales hésitent piteusement entre le grandiose bon marché et le kitsch de bas étage.

Je quitte les lieux qui devraient encore s'agrandir au vu de la prometteuse maquette qui trône au premier étage du musée. Pas très loin de là, le Guernica kalmouke, un monument de bronze hippomorphe à la mémoire du peuple déporté, se tient comme une pièce isolée en fin de partie. Les immeubles d'habitation lui font face. Ils ont gagné. Le fier peuple kalmouke est rentré des steppes, il dort à l'étage d'un locatif quelconque.

Je pars reprendre mon train vers la métropole. Mon wagon est seul sur les rails, pas de locomotive pour le moment. J'attends. Il pleuvine. Près de la gare, qui est aussi la gare routière, j'aperçois Natasha venue accompagner sa mère vers le minibus qui la conduira à Moscou plus rapidement que le train que je vais prendre. Je ne suis pas pressé. Elle tient la main de sa grand-mère, une belle femme d'une cinquantaine d'années à peine, grande et digne. Natasha, du haut de ses neuf ans, fait un effort pour sourire. Irina, derrière la vitre du bus, fait aussi un effort. Plus pénible. Etais-ce une larme qui coulait le long de sa joue ou des gouttes qui coulaient sur la vitre? Le bus démarre et s'éloigne, je ne saurai sans doute jamais, Irina, elle seule, sait le poids de sa douleur.